

certain que M^{lle} de S. faisait plus de progrès en amour qu'en dessin. Malheureusement, on ne pouvait songer au mariage, auquel n'aurait certainement pas fait défaut le consentement du père; mais le comte n'avait pas de dot à donner, et Dumas ne possédait rien. Avec si mince bagage, comment s'aventurer dans une vie à deux, à plusieurs, probablement, dans l'avenir? Dumas était trop loyal, trop honnête pour abuser de la confiance de la jeune fille; et d'un autre côté, il était trop amoureux, il trouvait trop de délices dans cette liaison pour la rompre brusquement.

C'était donc bien en pure perte qu'en qualité de confident, nous lui donnions le conseil de résister à cet entraînement, de ne pas gâter sa paisible vie et de ne pas s'exposer à briser une carrière si bien commencée.

Le retour en France du comte et de sa fille mit fin à ce gracieux roman. Les amoureux se quittèrent du moins sans remords sinon sans souffrance.

Mais un second roman attendait Dumas à Paris.

Il avait été chaudement recommandé à M. D., membre de l'Institut. Reçu tout d'abord avec une bienveillance marquée, il devint bientôt l'ami de la maison. Son couvert était toujours mis.

M. et M^{me} D. avaient une fille, leur unique enfant. Elle était grande, distinguée, et très bonne. Une sympathie réciproque s'établit promptement entre les jeunes gens. Un amour partagé, vu de bon œil par les parents, vint ainsi faire à la fois le charme et le tourment de la vie de notre ami. Hélas! la jeune personne n'avait qu'une faible santé! De là inquiétudes sur inquiétudes, émotions sur émotions. Ces raisons de santé, jointes à des circonstances majeures, indépendantes de toute volonté, firent constamment obstacle à une union dans laquelle notre ami eût